PAUL ET LAURA, TABLEAU D'APRÈS NATURE

Aris Maragkopoulos

ÉLÉMENTS DE L'INTRIGUE[1]

1 Remarque : ce résumé détaillé du roman *Paul et Laura, tableau d'après nature* ne témoigne en réalité que d'une infime partie d'une intrigue serrée, des sujets abordés, de la multitude des faits historiques, des histoires superposées / parallèles de ceux qui vivent ces événements, des différents conflits, des développements tant au niveau de la psychologie des personnages que de celui du récit, autrement dit tous les éléments qui constituent le corps d'un roman de ce genre. Ce résumé ne peut pas davantage être considéré comme un avant-goût du livre mais tout au plus comme une carte de navigation pour le lecteur qui veut se faire une idée (une toute petite idée...) de la structure et de l'intrigue d'un roman de 528 pages. Et ce avec bien des réserves puisque cette « carte » se limite à l'intrigue qui concerne, presque exclusivement, la vie des deux protagonistes. Cependant, il ne saurait en être autrement d'un roman qui, centré autour de deux personnages historiques et des histoires superposées / parallèles des autres caractères, s'étend sur une période d'un demi-siècle riche à la fois d'événements et d'évolutions.

Sommaire 3
I. Le contexte social du roman 4
II. L'intrigue 6
PREMIÈRE PARTIE 6
LE TEMPS DES CERISES 6
I. Oh ! Les beaux jours ! (1865-1868) 6
II. Le voile fragile des relations familiales (1868-1869) 7
III. Le voile sensible des relations familiales (La joie de vivre à 1870) 8
IV. La patrie en danger (1870 - 1871) 9
V. Du côté de Courbevoie (avril 1871) 10
VI. Instantanés d'un printemps français (1871) 11
VII. Caña d'España (1871-1873) 13
DEUXIÈME PARTIE 15
COMMENT MÛRIT BÊTEMENT LE TEMPS 15
I. Que faisaient les Lafargue cent ans après la Révolution française 16
II. Comment les Lafargue ont passé en famille les fêtes de Noël en 1874 17
III. L'unique droit de sa vie 18
IV. Comment le 1er mai, fête du travail, a été instauré en Europe 18
V. Le déjeuner sur l'herbe (l'affaire Dreyfus et une maison de campagne) 19
TROISIÈME PARTIE 21
ELLE NE MOURRA PAS, NICOLAS 21
UN PROJET POLITIQUE EN NOVEMBRE 1911 21
I. Feuillets épars (Draveil, 20-24 novembre 1911) 21
II. Encore un jour ordinaire à Draveil (24 novembre 1911) 21
III. Une excursion à Paris (samedi 25 novembre 1911) 22
IV. Le vent souffle ce soir à Draveil (25 novembre 1911, samedi soir) 22

Sommaire

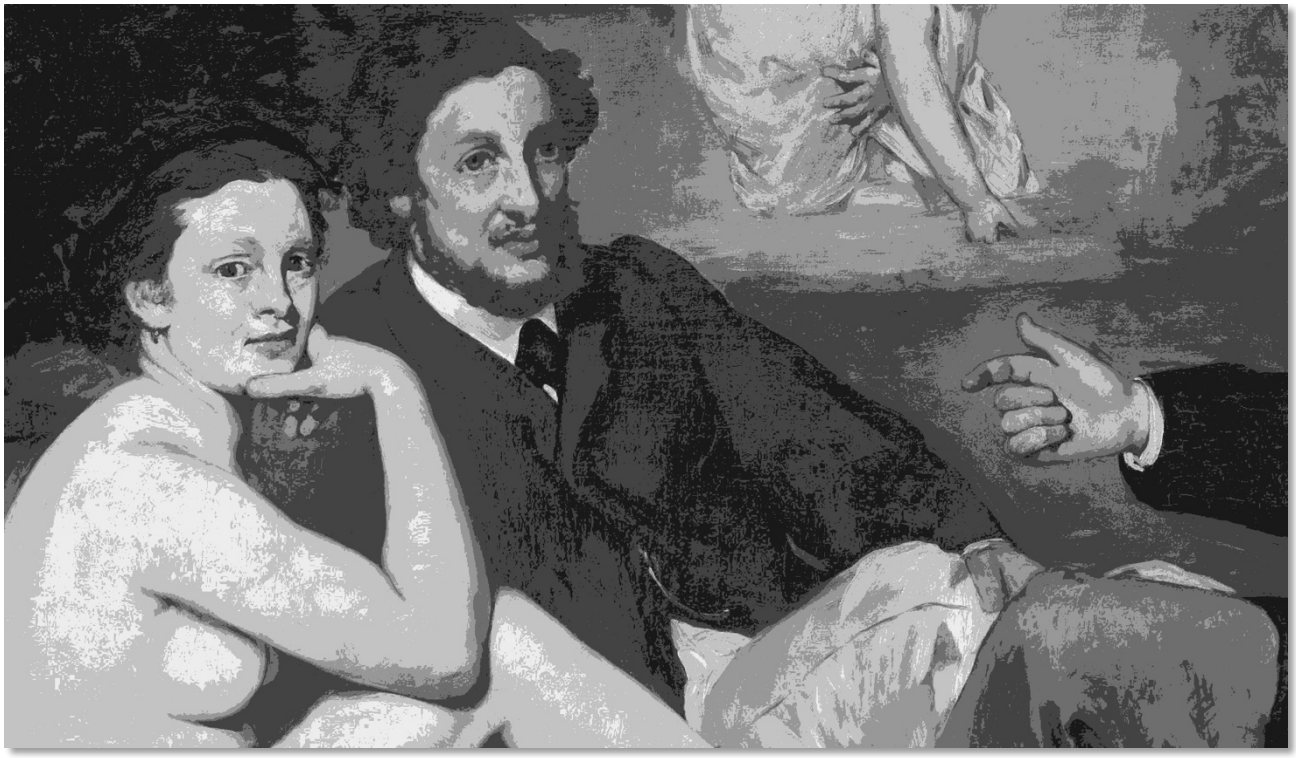
« Le romancier nous dit toujours avec une plus grande exactitude que l'historien que le passé n'est pas accompli, que le passé doit être inventé chaque fois que le présent nous file entre les doigts. »
Carlos Fuentes, *This I believe*, 2006.

La vie de l'intellectuel engagé Paul Lafargue (mieux connu pour son essai polémique *Le Droit à la paresse*, 1880-83) avec Laura, la fille émancipée de l'auteur du *Manifeste communiste*. L'amour, les idées communes, les combats communs du couple Paul Lafargue – Laura Marx et leur choix audacieux pour une fin commune à la manière de Caton le Jeune : vers l'Utopie.
La vie mythique de ces deux personnages historiques est présentée au roman comme un miroir concave reflétant les principaux bouleversements économiques, sociaux et culturels en Europe dans la seconde moitié du 19ème siècle et au debut du 20ème.

L'auteur se penche sur la psychologie d'une victorienne Laura vis-à-vis du tempérament d'un demi-créole Paul, depuis leur vingtaine et leur premier contact à la maison de Karl Marx, jusque à la fin de leur vie après près d'un demi-siècle, dans leur maison de Draveil, aux alentours de Paris.
L'intrigue s'étend (à travers des techniques mettant l'accent sur des personnages polyphoniques, «avec des droits égaux et chacun avec son propre monde, qui combinent mais ne sont pas fusionnées dans l'unité du récit», comme l'a montré Mikhail Bakhtin) des années enthousiastes et visionnaires du couple Paul-Laura jusque à leur vieillesse plus sombre; de leur lutte constante pour survivre contre toutes sortes de difficultés financières et sociales, à leur déception et leur mélancolie (surtout celle de Laura) après avoir perdu trois enfants en quelques années; de leurs conflits personnels à leur vision sociale pour l'avenir qui exigeait de céder une partie substantielle de leur vie quotidienne ainsi qu'à leur inquiétude de disséminer la pensée sociale de Marx en France.
Si la firme croyance de Paul « au droit des gens d'être "créativement paresseux" afin d'acquérir *la joie de vivre* » sert de leitmotiv un peu ironique au roman, l'autre leitmotiv dominant ici est la représentation des événements « d'après nature » (la théorie de « Ut Pictura Poesis » soutenue par Horace et par Johann Joachim Winckelmann mais argumentée par Gotthold Ephraim Lessing est commentée par Marx et Engels lors d'un dîner de Noël…) qui implique, de plusieurs façons, les possibilités infinies de « écrire » l'histoire dans des perspectives bien différentes de celles établies par les historiens professionnels.
« L'époque des intellectuels engagés, des révolutionnaires de terrain et des utopies sociales est peinte devant nos yeux. Maragkopoulos l'ose. Les hommes politiques, les penseurs, les écrivains, les peintres de cette époque sont là, bien vivants. Ils pensent, ils parlent, ils écrivent et ils participent de toute leur âme aux événements. Marx et Engels, Proudhon et Bakounine, Manet et Courbet, Hugo et Flaubert, à côté de dizaines de héros célèbres ou anonymes mais aussi … de Crétois communards. Voilà le fait qui marque de manière indélébile les consciences de l'époque… »[2]
En juxtaposant d'une manière ingénieuse la lecture politique à la lecture artistique du monde (*Le Droit à la Paresse* au *Déjeuner sur l'Herbe*; Rimbaud et Louise Michel à Hugo; Flaubert, George Sand ou Zola à Louise Colet, etc.), l'écrivain met en évidence l'importance des révolutions spirituelles par rapport à celles en politique.

[2] Aristotelis Saïnis, quotidien *Le Journal des rédacteurs*, 10 février 2017.

I. Le contexte social du roman



1865-1911 : Quelque quarante-cinq ans d'essor galopant du capitalisme. Quarante-cinq années de montée de la conscience de classe chez les travailleurs. Quarante-cinq ans dans l'histoire européenne moderne à travers la vie commune aventureuse de deux êtres qui, bien qu'ils soient nés et aient atteint l'âge adulte dans l'ombre de deux intellectuels révolutionnaires célèbres, Karl Marx et Frédéric Engels, ont fait littéralement tout ce qu'ils pouvaient pour fuir cette « tutelle familiale » et tracer une route toute personnelle, *with sense and sensibility (avec raison et sensibilité)*, comme il est dit à plusieures reprises dans le roman.

Le chemin du couple Lafargue ne fut pas facile. Parce que pendant ce parcours leur naquirent trois enfants qu'ils adoraient et qu'ils perdirent en raison de difficultés inhérentes à l'époque; parce qu'à un tournant critique de ce parcours, après la défaite humiliante de la guerre franco-prussienne, surgit le phénomène bouleversant, pour tous ceux qui y prirent part, même de loin, de la Commune, au début attente et espérance, puis absolue détresse; parce que, par ailleurs, le protagoniste du livre, Paul Lafargue, est, par principe et par nature, une personnalité rebelle qui ne se soumet pas aux règles; parce que, de plus, l'héroïne du livre, Laura Marx, femme d'une vaste culture, se heurta, en tant que jeune mère, à sa propre conception de l'émancipation des femmes; parce que ses deux sœurs, elles

aussi des femmes émancipées, connurent une fin prématurée; parce que l'espoir dans le progrès social et en des lendemains meilleurs venait se heurter à une multitude d'idées, de convictions, d'idéologies, de mythologies, de croyances, de fantasmes et de démons façonnés au quotidien en ces temps difficiles.

Parce qu'il n'y avait pas seulement Marx, mais aussi Bakounine. Parce que, de surcroit, il n'y avait pas seulement le Communisme et l'Anarchie mais aussi le Capitalisme, de loin le mieux organisé, le mieux armé et le plus vorace. Ce qui eut comme conséquence directe et durable que la pureté des rêves révolutionnaires des héros et de leur entourage se heurtait à la réalité implacable des intérêts de classe du Capital, qui s'incarnait de mille et une façons. Voici une image de la société au milieu du XIXe siècle telle qu'elle apparait au premier chapitre :

« Leurs âmes planent au-dessus de la ville tapageuse du Petit[3] : elles meurent facilement, très facilement, Paris s'est rempli d'âmes mortes. Des hommes, des femmes, des enfants, ils travaillent douze, quatorze, seize heures par jour la pierre, le fil, le fer, l'acier, le bois, sur des machines, dans les mines, dans les forges, les ateliers de tissage, les tanneries. Pour trois fois rien.

Tous ces infortunés hantent les *garnis*[4], tout là-haut, ils vivent dans des *greniers* aménagés, Laura, au dernier étage, tu vois? Oui, là-haut, et il me montrait les lucarnes, à côté des cheminées. Dans une chambre *minable, shabby*[5], des familles entières, tu te rends compte? disait Paul, les yeux brûlants et les poings serrés. Dans ce qui normalement est destiné à être un *grenier*, tu comprends? et sa voix se brisait. Ils stockent les âmes des travailleurs jusqu'à ce qu'elles meurent ! Les travailleurs morts planent au-dessus de la ville. Si tu n'es pas aveugle, tu les vois, tu les sens à chaque instant !»

[3] Napoléon III.
4 Les mots et les phrases en italique sont en français dans le texte.
5 Shabby = pitoyable.

II. L'intrigue

PREMIÈRE PARTIE

LE TEMPS DES CERISES

I. Oh ! Les beaux jours ! (1865-1868)

Deux jeunes gens font connaissance, tombent amoureux, se marient, quelque part entre le Paris de Napoléon III et l'Angleterre victorienne. Elle, la deuxième fille très cultivée du docteur Karl Marx, philosophe, économiste, politicien, révolutionnaire qui réussit à survivre de justesse, surtout grâce à l'assistance sans relâche de son ami le riche industriel Friedrich Engels. Lui, étudiant en médecine, fils d'un prospère fabricant de tonneaux, né d'une mère aux origines créoles et élevé jusqu'à neuf ans à Santiago de Cuba. Tous les deux sont anxieux de l'avenir. Tous les deux sont épris de Progrès, de Connaissance, de Socialisme. Lui, dans un congrès d'étudiants, terminera son discours révolutionnaire par ces mots : « …Toute notre tentative, par conséquent, tout le combat que nous menons, nous, les héritiers de quarante-huit, pour une société meilleure, doit se tourner avant toute chose vers notre principal adversaire : « *Guerre à Dieu*, sinon nous n'allons nulle part, *Guerre à Dieu, là est le progrès*, citoyens, autrement perdrons tout ! Alors je le proclame de nouveau, le plus fort possible : *Guerre à Dieu* ! »

Elle, peu de temps après leur mariage, s'interroge : « Comment allons-nous nous en sortir dorénavant? Je suis un peu inquiète, mais je ne dis rien. Je ne veux pas être pessimiste. Nous nous en sortirons. Nous sommes jeunes, nous sommes forts. Nous nous en sortirons. Paul a envie de conquérir le monde. J'ai confiance en lui. Un ami médecin blanquiste, Toni Moilain, lui a donné l'idée d'ouvrir un cabinet médical dans le quartier huppé de Passy, c'est là que résident de nombreux anglophones. Ce n'est pas une mauvaise idée. Son père l'aidera (monsieur François l'aime beaucoup, la seule chose qu'il désire est de le voir un jour docteur), il aura en fin de compte un bon travail. Mais Paul n'est pas pressé de se décider. Il réfléchit.

Pour le moment il est d'une grande nervosité au sujet de son mémoire de chirurgie, les examens sont en Juin. Allez, un mois encore. C'est pour cela qu'il n'est pas pressé de se décider. Non pas que l'idée de Toni ne l'intéresse pas. Elle l'intéresse. Il réfléchit. Mais apparemment, il a vu trop de choses au Bart's[6]. Trop de choses. Une nuit il s'est réveillé en criant, tout en sueur. Ce fut l'occasion pour lui de me raconter combien d'*amputations* sont effectuées là-bas chaque jour, combien de gens sont contaminés par un rien, comment la phtisie, la tuberculose, la diphtérie et la pneumonie frappent mortellement les pauvres, principalement les femmes et les enfants. C'est ce dernier point qui m'a beaucoup troublée. Parce que, oui, à présent j'étais sûre que j'attendais un enfant !»

II. Le voile fragile des relations familiales (1868-1869)

Pour Laura, le mariage signifie réclusion au foyer, elle se sent continuellement faible physiquement (ce qui signifie aussi « faible » psychologiquement), elle perd les précieuses habitudes de sa vie à Londres : la lecture, les traductions, les discussions avec son père (surnommé le « Maure ») et son ami Engels (surnommé le « Général »), le contact quotidien avec ses sœurs elles aussi très cultivées. À la place de toutes ces chères fréquentations, il ne reste à la jeune Laura âgée d'à peine vingt-trois ans que la correspondance avec elles et, bien sûr, l'éducation de son chétif petit garçon, Snappy, et la gestion d'une deuxième grossesse difficile. Le texte ci-après, extrait de *Madame Bovary* de Flaubert, qui orne le frontispice de ce chapitre, caractérise d'une certaine manière l'héroïne du roman dans cette période de sa vie : « Elle était si triste, si triste, qu'à la voir debout sur le seuil de sa maison, elle vous faisait l'effet d'un drap d'enterrement tendu devant la porte. Son mal, à ce qu'il paraît, était une manière de brouillard qu'elle avait dans la tête, et les médecins n'y pouvaient rien, ni le curé non plus […] Puis, après son mariage, ça lui a passé, dit-on.

– Mais, moi, reprenait Emma, c'est après le mariage que ça m'est venu. »

Au contraire, pour Paul, comme on le lit dans le livre : « Paul, qui palpite de vie et de passion, prend part aussi aux massives manifestations anticléricales des *Libres penseurs de Paris* et à Laura, qui

[6] St Bartholomew's Hospital.

demande « Tooley mon chéri, est-ce que tu n'en fais pas un peu trop ? », il répond qu'il est simplement allé prendre la « température », pour voir quelle « ligne » il suivra dans *La libre pensée* de Verlet. Oui, Paul court partout, il vit de ça, il vit pour ça, seulement pour ça, pour ce temps des cerises. Il court sans penser à rien d'autre. Il sent que la locomotive de la révolution arrive. Et cela lui suffit. »

III. Le voile sensible des relations familiales (La joie de vivre à 1870)

Il naît un autre enfant dans la famille Lafargue, aussi fragile que le premier et dans des conditions qui ne sont pas les meilleures pour l'élever. C'est une époque où même les hommes les mieux éduqués ne connaissent pas encore les dangers que causent les bactéries, l'importance de la stérilisation, etc. C'est une époque où les enfants naissent facilement et meurent plus facilement encore. Et c'est insupportable pour une Laura qui, certainement, n'imaginait pas que serait aussi difficile la vie de couple avec son bien-aimé franco-créole. Tandis que lui court du matin au soir *pour la cause du peuple,* elle reste cloîtrée à la maison, souvent à bout avec les enfants : « Pendant la durée de la courte vie de notre petite Maigriotte, Laura a renoncé à toute tentative de faire quoi que ce soit. Elle ne pouvait pas s'occuper du petit corps frêle qui, au lieu de grandir, s'amaigrissait à ses côtés. Elle ne pouvait ni être heureuse ni s'affliger pour sa fille. Quand elle la prenait dans ses bras, elle se sentait très mal à l'aise comme quand, petite, elle devait jouer avec des poupées. (Elle ne savait jamais quoi faire d'une poupée. Quand elle était petite, elle détestait les poupées.) Elle ne savait pas ce qu'il fallait faire exactement avec un enfant qu'elle ne pouvait pas allaiter. Le « feeding bottle[7] » lui paraissait trop grand pour la petite qui buvait avec peine. Souvent elle le vomissait. Quand la petite vomissait, peu après Laura vomissait aussi. Quand la petite avait une poussée de fièvre, Laura avait elle aussi une poussée de fièvre, ou du moins c'est ce qu'elle ressentait. Elle n'en parlait à personne. Elle avait honte ».

Ce que vivent les deux protagonistes en 1870 est pénible. Aucun des deux ne peut gérer avec sang-froid ni la situation familiale ni la situation générale. Car oui, il y avait les luttes pour la défense du socialisme dans lesquelles Paul dépense toute sa jeune sève; oui, il y avait le problème de la santé fragile de leurs enfants (leur petite fille ne vécut que quelques mois); oui, ils ne savaient ni l'un, ni l'autre où puiser des forces. Si bien qu'à un moment Paul qui, dans l'intervalle, lutte pour renforcer la section parisienne de l'Internationale, est à bout : « …il voudrait tout plaquer, partir à la Nouvelle-Orléans, voir ce qui subsiste là-bas de la fortune de son père. Se trouver dans un autre monde. Et même dans l'autre monde. Tout plaquer et ne plus avoir à se soucier des incroyables difficultés de Laura qui ne parvient pas à s'adapter à sa grossesse, à l'enfant, à Paris, à ses amis à lui, à la France, qui ne peut pas supporter de vivre loin de Londres, de ses sœurs bien-aimées, de son bien-aimé père,

7 Le biberon.

de son bien-aimé Général.

Oui, durant les quelques mois que vécut leur petite fille, Paul fut épouvanté par sa vie. Il sentait que le contrôle lui en échappait. Même avec ses camarades de l'Internationale, même à la « Marmite » qu'il fréquentait assez souvent, même à *La Marseillaise*, où il se rendait tous les deux jours, sa vie ne le comblait plus. Il revenait vidé à la maison, il en repartait vidé. Et c'était ce qu'il y avait de pire pour un homme qui aspirait à bouleverser le monde pour faire venir des jours meilleurs. Il sentait qu'il avait besoin de plus *d'espace* : sans la pression de son beau-père, sans la pression du foyer, sans la pression des camarades. Il voulait de l'espace, du *repos*, du *loisir* et même de la *paresse*. Pour pouvoir penser à ce qu'il ferait par la suite, à comment diable il le ferait et si cela continuerait à se faire avec Laura. »

Les premières lueurs d'espoir et le salut viendront, de façon totalement inopinée, des premiers amis communs qu'ils se feront à Paris, un couple de travailleurs, Claude et Marguerite, et leur fils Jacques. Mais nos protagonistes ne le comprendront pas tout de suite, il leur faudra beaucoup de temps avant qu'ils ne se rendent compte de l'importance qu'ont ces nouveaux compagnons dans leur vie.

IV. La patrie en danger (1870 - 1871)

En 1870, l'empire de l'empereur / dictateur Napoléon III s'écroule après la défaite de l'armée française face aux troupes prussiennes de Bismarck à Sedan. Paris est assiégé par les Prussiens et la vie des Français, d'un jour à l'autre, s'en trouve bouleversée. « La patrie est en danger », s'écrient les politiciens démocrates et, sous la pression d'un peuple exaspéré, ils proclament la république et la guerre à outrance contre la Prusse : en dehors, pourtant, de quelques exceptions, ce ne sont que des mots. La plupart des hommes politiques, en réalité, ne croient ni en la république, ni à la guerre. Dans ces conditions, le couple Lafargue et leur petit garçon Snappy quittent Paris et se réfugient chez les parents de Paul, dans l'agréable ville de Bordeaux, où règne, selon l'expression de Paul, un *mélange de je-m'en-foutisme et de relâchement*.

Le père de Paul meurt peu de temps après leur arrivée, déçu de ne pas voir son fils exercer la médecine qu'il a étudiée et sans s'être réconcilié avec sa « révolution ». Dans le même esprit, la cohabitation avec une mère antipathique, qui n'aime pas sa belle-fille, devient aussi très difficile. Pour finir, le couple reste seul dans la maison mais la part de l'héritage du père permet aux Lafargue d'améliorer leur quotidien. Une fois seuls, ils se retrouvent peu à peu, mais naturellement la Politique est toujours présente, comme le reconnaît à un certain moment Laura (et étant donné qu'à Paris règne une effervescence révolutionnaire avec pour protagonistes les amis et compagnons de Paul) : « La terrible politique nous poursuit, Paul, commenta Laura avec un sourire aigre-doux en le raccompagnant. Nous ne pouvons pas lui échapper.

Pour toute réponse, il l'enlaça avec précaution, en évitant de presser son ventre. Les choses allaient mieux maintenant qu'ils étaient restés seuls et que les parents ne s'interposaient plus entre eux, maintenant qu'il y avait un peu d'argent à l'horizon (le Général avait promis qu'il mettrait en sûreté la part d'héritage de Paul dans des établissements bancaires de confiance en Angleterre), maintenant qu'ils attendaient d'un moment à l'autre une nouvelle naissance, maintenant que les républicains de la Défense nationale avec Gambetta se montraient disposés à se battre, à ne pas céder devant les Prussiens, maintenant que le champ de bataille semblait s'être déplacé dans leur ville. »

V. Du côté de Courbevoie (avril 1871)

Les événements se bousculent. La Commune proclamée en mars 1871 au travers de la démocratie directe qu'imposent les cercles municipaux / populaires est un événement que le héros Paul Lafargue ne peut supporter de suivre de loin. Un matin, peu après qu'ils ont été informés dans la tranquille ville de Bordeaux du meurtre inique de son ami militant Flourens au cours d'une attaque ratée des communards contre les soldats versaillais de Thiers[8], Paul quitte en cachette la maison pour se rendre dans le Paris assiégé, bien que libre, des communards. Dans le train, il a comme compagnon de voyage un jeune poète du nom d'Arthur Rimbaud, rencontre qui lui permet de se mesurer avec ses certitudes, son âge, ses perspectives. Peu après son arrivée dans un Paris en guerre, il rencontre une vieille amie de la famille, Victorine, peintre et modèle, qui le fascine « par sa franchise ». Le soir même, il dort chez elle et au matin, comme dans un rêve, il se retrouve confronté à une expérience esthétique qui frôle les limites de l'extase. Sur le mur, à côté du lit, se trouve accroché (pour des raisons qui sont expliquées dans le roman) un tableau de grande taille : le fameux *Déjeuner sur l'herbe* d'Edouard Manet dans lequel la figure centrale nue n'est autre que Victorine lorsqu'elle avait vingt-sept ans. Paul est bouleversé : « Je me souviens encore du moment, parce que *j'étais dans une sorte d'extase.* Cette beauté saisissante me captiva d'un coup, me troubla, aspira tout mon être. Je me perdis dans cette œuvre puissante que je pouvais toucher, dont je pouvais jouir en toute quiétude, sur laquelle je pouvais réfléchir, en savourant le rare privilège d'en être le spectateur exclusif. Aucun rapport avec les images insipides que j'avais vues la veille à Saint-Eustache. J'ai longuement réfléchi depuis : sans le choc que provoqua en moi le *Déjeuner*, non, très vraisemblablement, je n'aurais pas écrit le *Droit à la paresse*. »

Entre-temps, à Bordeaux, sans nouvelles de Paul, Laura s'efforce de venir à bout de son Golgotha personnel à travers sa correspondance avec sa sœur : *« Ma chère Jenny, je ne sais pas comment l'expliquer. Bien sûr, je suis habituée à le voir disparaître un ou deux jours, voire trois, pour ensuite le voir revenir comme s'il avait fait un saut à la boulangerie. Surtout les six ou sept derniers mois, il*

8 Homme politique, monarchiste au masque républicain, qui vient d'être élu à la tête du gouvernement après une parodie d'élection en février 71, et qui mène en secret des négociations avec les Prussiens en vue d'une capitulation humiliante de la France.

s'absente continuellement, il vient à la maison juste pour dormir. Mais cette fois, vu la façon dont il est parti comme un fugitif en laissant un message ridicule me disant qu'il « faisait un saut » vers le Paris libre, je me suis un peu inquiétée. Je ne crois pas aux prémonitions, etc., mais c'est vrai, je l'avoue, je ne suis pas tranquille. To make matters worse, my poor baby has been so ill,[9] *que ces six ou sept derniers jours, je m'attendais d'un moment à l'autre à le voir mourir. Si je peux t'écrire maintenant, c'est qu'il va beaucoup mieux. Cette semaine, je n'ai pas réussi à souffler : dans la journée, je le promène dans mes bras d'une pièce à l'autre et toute la nuit, je le berce dans son petit lit. Je suis morte de fatigue. »*

Paul laisse tomber plutôt froidement Victorine (davantage par sentiment de culpabilité à l'égard de Laura) et rejoint son ami Claude. Avec lui, il passe d'une barricade à l'autre jusqu'à se trouver confronté avec la réalité des communards à travers la figure d'un combattant, Napoléon, qui se montre désobligeant à son égard, considérant, ni plus ni moins, que Lafargue, un scribouillard, n'est qu'un parasite social. Mais Claude prend le parti de Paul et l'autre sera par la suite contraint de reconnaître l'honnêteté, la grandeur d'âme dénuée de tout égoïsme, et le courage de son camarade.

VI. Instantanés d'un printemps français (1871)

« Car jamais, à aucune autre résurrection de peuples, l'être où n'être pas ne s'était si impitoyablement imposé. Jamais alternative ne s'était dressée si terrible et si étroite », écrivait le journal *Le Cri du Peuple* du 2 avril 1871, quelques jours avant l'arrivée de Paul dans le Paris de la Commune. Dans ce chapitre, qui est centré sur l'émergence, l'évolution et la fin de la Commune, tandis que le héros fréquente de nouveau, à Paris, la plupart de ses compagnons et amis ainsi que de nouvelles connaissances, il prend peu à peu conscience de la difficulté de cette tentative révolutionnaire, mais, en même temps, de son incapacité personnelle à s'impliquer dans la lutte commune. Ses amis se sont déjà fermement engagés. Lui en réalité ne participe pas à cette lutte, il reste un observateur extérieur, correspondant d'un journal étranger en quelque sorte. Il vit une nouvelle fois cette contradiction existentielle qui ne cesse de le tourmenter : *la plume sans l'épée* (la plume de l'action idéologique sans l'épée de la lutte). Bien sûr, entre-temps Laura, seule à Bordeaux, poursuit toujours sa pénible lutte personnelle.

« – Qu'est-ce qui lui a pris de s'en aller sans raison ! s'est demandé Laura à voix haute cette fois. Elle a essuyé une larme tardive et a laissé retomber lourdement sa main sur l'accoudoir du fauteuil. La femme de vingt-six ans qui feuillette son journal intime se sent soudain bien seule. Comme si elle n'avait ni père ni mère, comme si elle n'avait pas de sœurs, comme si elle n'avait pas de compagnon, et comme si elle n'était pas une mère *normale* (et, pire encore, comme s'il n'était pas question qu'elle

9 Pour rendre les choses encore plus difficiles, mon pauvre bébé a été si malade.

le soit un jour). C'est ce qu'elle ressent. Les circonstances (comme dirait son père), les maudites circonstances ne l'aident pas du tout. Laisser un peu les enfants et courir elle aussi à cette manifestation ! Comme cela lui aurait fait du bien, se dit-elle, et elle repousse aussitôt cette pensée audacieuse, sans doute terrifiée par son moi, qui n'est pas accoutumé aux contrariantes nécessités de la vie.

– Qui sait ce que fait maintenant my Tooley... ! murmure-t-elle tout doucement et elle demande à Snappy de lui montrer ce qu'il dessine. »

Ce chapitre, qui contient des extraits de journaux, des lettres et des réflexions de différents communards (Louise Michel par exemple) mais aussi de Parisiens non communards (par exemple le directeur des Archives nationales ou une jeune bourgeoise folle de son cocher, ou encore un curé), des interventions d'intellectuels de l'époque, comme Flaubert et Zola, mais aussi une avalanche d'informations tirées des journaux de l'époque, dépeint dans un *tableau vivant* aux multiples facettes le bouleversement causé par le phénomène de la Commune dans la société parisienne et française. Son dénouement sans gloire au cours de la fameuse Semaine sanglante (du 24 au 28 mai 1871) change du tout au tout le paysage politique et social en France, en détruisant tous les nobles rêves, tous les espoirs humanistes en l'avenir. Cette issue tragique trouve Paul avec sa famille à Bordeaux (où se trouvent déjà aussi les sœurs de Laura) et le bouleverse, comme il apparaît dans l'extrait lyrique ci-dessous :

« … Et tandis qu'il est accroupi près de son fils décharné, énorme Gulliver à côté d'un lilliputien, Paul entend un harmonica, un accordéon, un chalumeau et un tambour qui jouent au loin, très loin, une marche. La musique se déploie lentement, tout bas, comme un long sifflement, à travers les vignes, les prairies, à travers les clochers et les cabanes dans les pâturages, elle monte peu à peu comme l'air du matin, elle n'alerte pas ceux qui l'entendent pour la première fois, c'est comme une réminiscence qui s'éveille paresseusement un matin avant d'embrasser le port comme un sirocco, une musique qui se balance un peu dans le gréement des barques dang-dang-dang, ding-ding, dang-dang-dang, ding-ding et ensuite s'élance contre la poitrine des marins, lance en l'air les chapeaux des commerçants et des vignerons, soulève les jupes et les ombrelles de leurs maîtresses, submerge tout, les poitrines des travailleurs dans la fabrique de tissu et la verrerie, dans les entreprises viticoles et dans les chantiers navals, elle frappe avec violence les vitres de la mairie de Bordeaux, la musique populaire souffle de plus en plus fort comme une voix blessée qui exhale sa colère face à la semaine sanglante, face à chaque semaine perdue, celle qui a été vaincue sur les barricades parisiennes détruites, dans les bâtiments incendiés et les maisons bombardées des pauvres, face à ces semaines qui, Paul le sait bien, viendront encore tôt ou tard; le vent de la mémoire souffle doucement au début, il s'élève plus haut ensuite, musique qui plane toujours plus haut, avec une force vigoureuse, avec une force toujours plus vigoureuse et avec passion, le tambour, l'accordéon, l'harmonica, le chalumeau et la voix populaire

inconnue s'élèvent, le sirocco souffle fort, plus fort, plus forte la voix populaire qui vibre, plaine assaillie de flammes ardentes que le chalumeau, l'harmonica, l'accordéon, le tambour et la voix populaire inconnue qui est mille voix ensemble.

Le peuple au collier de misère / sera-t-il donc toujours rivé?
Jusques à quand les gens / Tiendront-ils le haut du pavé?
Jusques à quand la Sainte Clique / Nous croira-t-elle un vil bétail?
À quand enfin la République / de la Justice et du Travail?

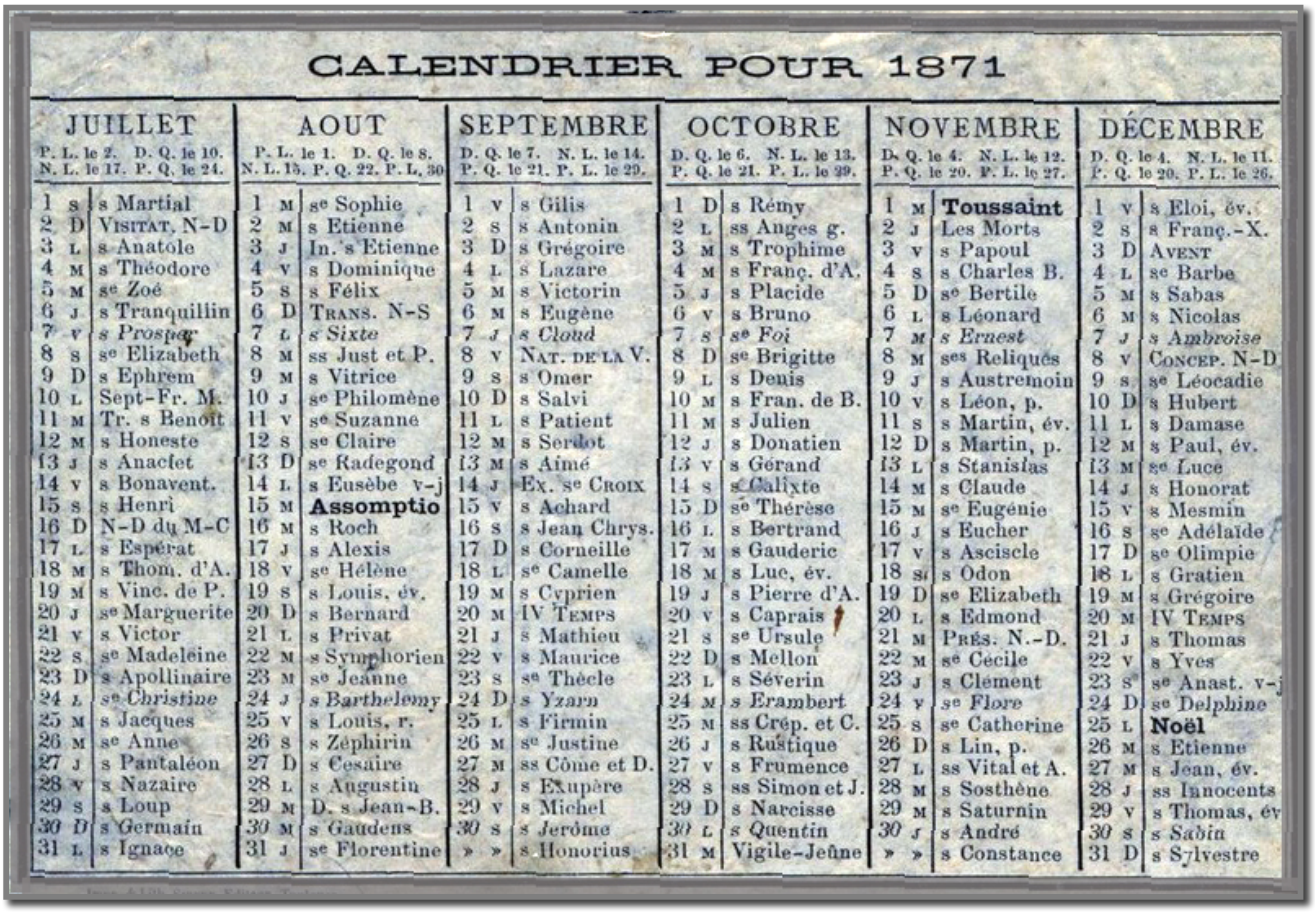
VII. Caña d'España (1871-1873)

La famille Lafargue, avec Snappy, son petit frère Marc Laurent (né exactement un an après la mort de leur fille) et les sœurs de Laura (Jenny âgée de vingt-sept ans et Éléonore âgée de 16 ans) quittent Bordeaux et se rendent dans la ville d'eaux de Luchon, près de la frontière espagnole, dans les Pyrénées. La raison en est évidente : que Paul puisse passer en Espagne au cas où il se trouverait dans la ligne de mire des autorités françaises en raison du pogrom déclenché dans toute la France contre les socialistes, l'Internationale, etc. À Luchon, tous ensemble passeront tranquillement quelques beaux jours d'été : « … *L'Adresse du Conseil général de l'Association Internationale des Travailleurs sur la Guerre Civile*[10] venait d'arriver, alors je ne pouvais pas partir tout de suite – et pour nous tous, cet été à Luchon avait une telle vertu thérapeutique, loin des massacres de Paris… d'ailleurs, de l'autre côté de la montagne nous attendaient sécurité et liberté. Immédiatement toute la famille s'est installée pour la lire, cette *Adresse*, pour en parler, pour l'admirer. Nous étions tous très enthousiastes. (Celui qui ne s'est jamais engagé dans des histoires similaires ne peut pas comprendre cela.) Pendant quelques jours, vers la fin juin et le début du mois de juillet, nous n'avons rien fait d'autre. Le matin, nous buvions de l'eau thermale et pas mal de vin le soir, les sœurs prenaient leur bain dans les thermes, nous marchions beaucoup et ensuite nous nous jetions tous ensemble sur la traduction (le Maure avait écrit *L'Adresse* en anglais) : Laura pour le français, Jenny pour l'allemand et moi pour l'espagnol... »
Mais les déplacements continuels ont une incidence directe sur la santé de leurs fragiles enfants : le petit Marc Laurent meurt quelques mois après sa naissance et Snappy non plus ne va pas bien du tout. Laura naturellement s'effondre : « Elle ressentait le besoin de ne rien entendre, rien ni personne. La voix de Paul devant elle parvenait de plus en plus faiblement à ses oreilles. Elle l'endormait presque. Soudain elle se sentit incroyablement faible. Elle s'agenouilla sur l'herbe boueuse près d'un taillis d'églantines roses.
À un moment, son mari se tourna vers elle pour lui parler. Laura s'était évanouie. Dans sa main entrouverte, parmi son bouquet de fleurs sauvages éparpillées, s'était accrochée une petite marguerite

10 Cette proclamation de Karl Marx expliquait le phénomène de la Commune et analysait les perspectives d'avenir.

blanche qui attira immédiatement l'attention de Snappy. »

Le danger représenté par les autorités françaises se rapprochant dangereusement, le couple Lafargue et Snappy passent en Espagne (les sœurs Marx retournent en France). Mais en Espagne les Lafargue ne connurent pas un instant de repos (c'est assurément ce que désirait Laura, diminuée physiquement et moralement). Ordres du Général (Engels) mais aussi de papa / beau-papa Marx : Paul doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour démanteler l'organisation clandestine des partisans de Bakounine qui s'est infiltrée dans les sections locales de l'Internationale espagnole. Malgré les objections pleines de bon sens de Laura, malgré le fait qu'il vient de perdre son enfant, bien que Snappy souffre de dysenterie, Paul entreprend de répondre à la mission que ses mentors lui ont assignée par contumace. Il s'engage de toute son âme dans cette tâche, comme il le fait chaque fois que se présente une occasion de combattre, de lutter, d'utiliser « l'épée » au lieu de « la plume ». L'objectif est en partie atteint, à la satisfaction des « chefs » de l'Internationale, mais Snappy, dans le crescendo de l'activité politique de ses parents à la veille du prochain congrès de l'Internationale de La Haye, meurt avant d'avoir quatre ans.



CALENDRIER POUR 1871

JUILLET			AOUT			SEPTEMBRE			OCTOBRE			NOVEMBRE			DÉCEMBRE		
P. L. le 2. D. Q. le 10. N. L. le 17. P. Q. le 24.			P. L. le 1. D. Q. le 8. N. L. 15. P. Q. 22. P. L. 30			D. Q. le 7. N. L. le 14. P. Q. le 21. P. L. le 29.			D. Q. le 6. N. L. le 13. P. Q. le 21. P. L. le 29.			D. Q. le 4. N. L. le 12. P. Q. le 20. P. L. le 27.			D. Q. le 4. N. L. le 11. P. Q. le 20. P. L. le 26.		
1	S	s Martial	1	M	se Sophie	1	V	s Gilis	1	D	s Rémy	1	M	**Toussaint**	1	V	s Eloi, év.
2	D	Visitat. N-D	2	M	s Etienne	2	S	s Antonin	2	L	ss Anges g.	2	J	Les Morts	2	S	s Franç.-X.
3	L	s Anatole	3	J	In. s Etienne	3	D	s Grégoire	3	M	s Trophime	3	V	s Papoul	3	D	Avent
4	M	s Théodore	4	V	s Dominique	4	L	s Lazare	4	M	s Franç. d'A.	4	S	s Charles B.	4	L	se Barbe
5	M	se Zoé	5	S	s Félix	5	M	s Victorin	5	J	s Placide	5	D	se Bertile	5	M	s Sabas
6	J	s Tranquillin	6	D	Trans. N-S	6	M	s Eugène	6	V	s Bruno	6	L	s Léonard	6	M	s Nicolas
7	V	*s Prosper*	7	L	*s Sixte*	7	J	*s Cloud*	7	S	*se Foi*	7	M	*s Ernest*	7	J	*s Ambroise*
8	S	se Elizabeth	8	M	ss Just et P.	8	V	Nat. de la V.	8	D	se Brigitte	8	M	ses Reliques	8	V	Concep. N-D
9	D	s Ephrem	9	M	s Vitrice	9	S	s Omer	9	L	s Denis	9	J	s Austremoin	9	S	se Léocadie
10	L	Sept-Fr. M.	10	J	se Philomène	10	D	s Salvi	10	M	s Fran. de B.	10	V	s Léon, p.	10	D	s Hubert
11	M	Tr. s Benoît	11	V	se Suzanne	11	L	s Patient	11	M	s Julien	11	S	s Martin, év.	11	L	s Damase
12	M	s Honeste	12	S	se Claire	12	M	s Serdot	12	J	s Donatien	12	D	s Martin, p.	12	M	s Paul, év.
13	J	s Anaclet	13	D	se Radegond	13	M	s Aimé	13	V	s Gérand	13	L	s Stanislas	13	M	se Luce
14	V	s Bonavent.	14	L	s Eusèbe v-j	14	J	Ex. se Croix	14	S	s Calixte	14	M	s Claude	14	J	s Honorat
15	S	s Henri	15	M	**Assomptio**	15	V	s Achard	15	D	se Thérèse	15	M	se Eugénie	15	V	s Mesmin
16	D	N-D du M-C	16	M	s Roch	16	S	s Jean Chrys.	16	L	s Bertrand	16	J	s Eucher	16	S	se Adélaïde
17	L	s Espérat	17	J	s Alexis	17	D	s Corneille	17	M	s Gauderic	17	V	s Ascisele	17	D	se Olimpie
18	M	s Thom. d'A.	18	V	se Hélène	18	L	se Camelle	18	M	s Luc, év.	18	S	s Odon	18	L	s Gratien
19	M	s Vinc. de P.	19	S	s Louis, év.	19	M	s Cyprien	19	J	s Pierre d'A.	19	D	se Elizabeth	19	M	s Grégoire
20	J	se Marguerite	20	D	s Bernard	20	M	IV Temps	20	V	s Caprais	20	L	s Edmond	20	M	IV Temps
21	V	s Victor	21	L	s Privat	21	J	s Mathieu	21	S	se Ursule	21	M	Prés. N.-D.	21	J	s Thomas
22	S	se Madeleine	22	M	s Symphorien	22	V	s Maurice	22	D	s Mellon	22	M	se Cécile	22	V	s Yves
23	D	s Apollinaire	23	M	se Jeanne	23	S	se Thècle	23	L	s Séverin	23	J	s Clement	23	S	se Anast. v-j
24	L	*se Christine*	24	J	*s Barthelemy*	24	D	s Yzarn	24	M	*s Erambert*	24	V	*se Flore*	24	D	se Delphine
25	M	s Jacques	25	V	s Louis, r.	25	L	s Firmin	25	M	ss Crép. et C.	25	S	se Catherine	25	L	**Noël**
26	M	se Anne	26	S	s Zéphirin	26	M	se Justine	26	J	s Rustique	26	D	s Lin, p.	26	M	s Etienne
27	J	s Pantaléon	27	D	s Cesaire	27	M	ss Côme et D.	27	V	s Frumence	27	L	ss Vital et A.	27	M	s Jean, év.
28	V	s Nazaire	28	L	s Augustin	28	J	s Exupère	28	S	ss Simon et J.	28	M	s Sosthène	28	J	ss Innocents
29	S	s Loup	29	M	D. s Jean-B.	29	V	s Michel	29	D	s Narcisse	29	M	s Saturnin	29	V	s Thomas, év
30	*D*	s Germain	*30*	M	s Gaudens	*30*	S	*s Jerôme*	*30*	L	*s Quentin*	*30*	J	s André	*30*	S	*s Sabin*
31	L	s Ignace	31	J	se Florentine	»	»	s Honorius	31	M	Vigile-Jeûne	»	»	s Constance	31	D	s Sylvestre

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT MÛRIT BÊTEMENT LE TEMPS
(1911 – 1873 – 1911)

Voyons les choses un peu différemment…

Dans la deuxième partie, la structure du roman change. Dans un texte intercalé de plusieurs pages qui joue le rôle *d'intermède* (sans numérotation de pages et avec des caractères plus gros comme ici) sous le titre transparent : *Voyons les choses un peu différemment* et avec pour sous-titre « 1911, début octobre, Draveil », le lecteur comprend que tout le texte qui précède dans le livre (en particulier les extraits qui commencent sous le titre « Comme alors ») est le résultat du « tri » que font les Lafargue à un âge avancé (il a 70 ans, elle en a 66) dans la masse de leurs archives. Il comprend aussi qu'à présent, c'est-à-dire en 1911, au mois d'octobre, fatigués de toute cette histoire, les Lafargue décident d'abréger leur entreprise de triage en conservant uniquement les faits les plus marquants de leur vie commune. Laura, en particulier, est

lasse de leur implication dans la politicaillerie ces années-là :

« Je ne peux plus supporter que nous soyons tourmentés encore maintenant par toutes ces échauffourées politicardes, le sanguinaire Boulanger, Lasalle le révisionniste, le conciliant Bernstein... »

Les chapitres de cette unité sont beaucoup plus brefs que ceux de la première partie, car la structure interne reflète justement cette tendance à condenser et trier de nombreux documents d'archives réunis avec les années. Une tendance qui apparaît clairement dans l'insistance de Laura :

« – Non, Paul. Ça suffit maintenant ! Même si nous sélectionnons dix choses, c'est beaucoup. Car ces dix-là auront une relation avec dix autres. Tout est lié à tout. Rien ne se perd et on ne va rien laisser se perdre. Le reste, l'Histoire le trouvera. Sans compter qu'on s'amusera plus comme ça ! Ce sera un peu comme un jeu ! dit-elle et elle parut soudain songeuse, comme si elle réfléchissait sur ses propres paroles. Elle posa la tête sur les genoux de son mari comme sur un coussin : "Et les jeux plaisent à Tooley, n'est-ce pas?" ajouta-t-elle. » !

Ainsi les chapitres relativement plus courts de la deuxième partie fonctionnent comme un *va et vient* continuel dans le temps comme cela se passe avec la mémoire : il n'y a pas de succession chronologique des faits. C'est la mémoire sélective des protagonistes qui définit leur succession. Tandis que la mémoire des Lafargue explore le passé au milieu des documents de leurs archives, c'est-à-dire dans le « maintenant » de 1911, en réalité elle retourne encore et encore vers événements du passé importants qui ont marqué de leur sceau leur vie commune pendant un demi-siècle.

I. Que faisaient les Lafargue cent ans après la Révolution française

Cent ans après la Révolution française, en 1889, Paris est en fête avec une exposition universelle parée de la fleur de la technologie et de l'industrie lourde : la Tour Eiffel. En 1889, Paul a quarante-sept ans et Laura quarante-trois. Sous la pression de l'activité politique, ils travaillent fiévreusement à l'avènement d'un Congrès international socialiste qui reconnaîtra le parti socialiste français fondé par Paul Lafargue avec son compagnon d'armes Jules Guesde. À l'occasion de ce souvenir (lié à la recréation de l'Internationale : *L'Internationale II*), le lecteur se trouve brièvement entraîné dans l'imbroglio de la situation politique dans la France de l'époque. Peu avant la fin du chapitre, Laura,

qui cherche quelque chose dans une boîte, s'exclame :

« – Voilà ce que je voulais ! s'écrie-t-elle. Quand nous sommes-nous retrouvés tous ensemble en famille pour la dernière fois?

– Après l'Espagne, au congrès de La Haye?

– Non, non, c'était environ deux ans après, en 74, à Noël. Le premier enfant de Jenny était mort en juillet, il n'avait pas encore un an... »

II. Comment les Lafargue ont passé en famille les fêtes de Noël en 1874

Les Lafargue, après l'Espagne et la perte de leur troisième enfant, se transportent à Londres. Là, notre protagoniste essaie de trouver un travail qui leur permette de vivre dignement. Cela ne marche pas toujours et il est très souvent obligé d' « emprunter » de l'argent à Engels. Malgré cela, après les difficiles conditions de vie en Espagne, le calme est revenu dans le foyer des Lafargue pour la simple raison que Paul ne se dépense pas en fréquentations politiques stériles tandis que Laura se sent bien mieux, à partir du moment où elle a auprès d'elle la famille Marx et le Général. À Noël 1874, à peine trois ans après la défaite de la Commune, sont présents chez les Marx, en dehors de Paul, deux autres révolutionnaires français exilés : son ami des années d'études, le journaliste et communard Paul Longuet, et Prosper Lissagaray, communard également, auteur d'une histoire de la Commune de Paris que Marx trouve très intéressante. La révélation, pendant les fêtes de Noël, de la relation amoureuse qu'entretient en cachette la benjamine de Marx, Éléonore, âgée de 19 ans, avec Lissagaray, de 15 ans son aîné, bouleverse le climat festif. Cet événement constituera ensuite, pour le couple Lafargue, un prétexte à s'enivrer dont les conséquences seront pénibles pour Laura : le soir, chez eux, Laura, dans une crise d'hystérie, s'accusera, et accusera Paul, d'être directement responsable de la mort prématurée de leurs enfants, tandis que Paul voudra la forcer à faire l'amour…

Le chapitre est par moments « coupé » (chose qui, du reste, se produit dans la plupart des chapitres du livre) par des interventions avec des monologues / des journaux intimes / des réflexions d'Éléonore Marx et de Louise Michel qui « interprètent » la vie au cours de ces années d'un point de vue différent ou, comme il est mentionné dans le titre du roman, « d'après nature ».

Dans ce même chapitre, le lecteur est informé que désormais les Lafargue vivent sous le même toit (pour être précis, dans la même propriété qu'ils ont réussi à un moment à acheter grâce à l'héritage laissé par Engels) que leurs vieux amis Claude, Marguerite (et leur fils Jacques), Raoul et Célestine, l'ancienne gouvernante du couple, et aussi (détail non moins important) que très souvent ils se retrouvent avec les Lénine et d'autres révolutionnaires russes exilés à Paris. Dans ce chapitre on trouve également un entretien entre Marx, Engels et Lafargue, qui donne une certaine perspective historique sur la représentation du Réel, de la Vérité, etc. « d'après nature », thème-clé du livre qui revient souvent de manière appuyée dans tout le roman.

III. L'unique droit de sa vie[11]

Introduisez le travail de fabrique et *adieu joie, santé, liberté* !
Adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue...
Paul Lafargue – *Le Droit à la Paresse*

Le lecteur suit ici la vie du couple Paul et Laura dans une période très difficile. En 1883, peu de temps après la mort de Jenny (qui laisse derrière elle quatre enfants et un mari indifférent, le vieil ami de Paul, Charles Longuet), Karl Marx meurt aussi. Paul se trouve à la prison de Sainte-Pélagie avec Jules Guesde, mais dans des conditions idéales (grâce à Engels qui « arrange » toujours tout). Là, au cours d'une rencontre, en présence d'amis à lui, Claude et Raoul, qu'il n'a pas vus depuis dix ans (en raison de son exil volontaire en Angleterre), Laura, perturbée par ces récents décès, s'énerve à propos d'un point qui figure dans la brochure de Paul *Le droit à la paresse* : point de vue qui soutient que quand le corps vieillit et perd ses forces, il vaut mieux quitter la vie. Le couple, après cet épisode, se sépare un été entier et Paul, braqué et entêté, travaille à sa brochure de manière à la faire publier le plus vite possible. Comme il le dit à un moment :

« Je n'ai pas perdu de temps. Dès que je suis sorti de prison, le livre a été publié. Je voulais lui donner le plus rapidement possible l'occasion d'être jugé par tout le monde. Le livre a été jugé. Volodia nous a dit l'autre jour, et ça m'a fait très plaisir, qu'en Russie c'est mon livre qui a d'abord été traduit et ensuite le *Manifeste* ! Et aussi que, dans beaucoup de passages, *le Droit* lui a rappelé son cher Tchernychevski dans *Que faire?* Eh bien, maintenant je le sais : ce petit livre qui, en 1883, s'est vendu 35 sous, ne cessera jamais d'être lu et de stimuler les âmes asservies. »

Laura, entre-temps, par un étrange parcours, tombe sur *Le péché de ma mère* de Vizyïnos (écrivain grec traduit cette année-là en français) et par ailleurs elle rencontre sa sœur qui a mis Engels mourant dans une situation difficile au sujet des droits sur les œuvres de leur père.

Les morceaux ajoutés qui témoignent de la proximité idéologique de la révolutionnaire Louise Michel avec Paul ou du dégoût d'Éléonore pour sa vie (morceaux qui, en outre, montrent d'un point de vue différent la façon dont ont choisi de vivre les Lafargue dans leur âge mûr) éclairent d'un jour dramatique les personnages principaux et le monde difficile qui, dans tous les sens du terme, les environne.

IV. Comment le 1er mai, fête du travail, a été instauré en Europe

1890 : Le 1er mai a été célébré pour la première fois à Paris et tout de suite après à Londres et, dans cette initiative, le protagoniste du livre a réellement tenu le premier rôle ! Rôle qui lui vaudra en même temps encore quelques mois de prison à Sainte-Pélagie mais aussi, quasiment à son insu, son

[11] En référence au titre de la nouvelle de l'auteur Georges Vizyïnos (1849-1896), *L'Unique voyage de sa vie.*

élection à l'Assemblée Nationale en tant que premier député socialiste ! Ce souvenir, pourtant, Lafargue le considère après coup (c'est-à-dire dans le présent de 1911) plutôt avec amertume :

« T'es-tu jamais demandé pourquoi on ne m'avait pas réélu député. Pourquoi on ne m'avait pas soutenu de nouveau? Pourquoi j'avais reçu tant de critiques pour mes plaidoiries à l'assemblée? Parce que j'étais soi-disant un socialiste et les autres des bourgeois? Non, non ce n'est pas pour cela, Laura. *Je ne plaisais à personne.* J'étais vraiment *trop innocent* avec mes propositions. J'étais vraiment trop stupide, trop *en dehors du climat général*. Je n'étais pas fait pour être député. J'étais une gêne dans leur système de classes et de valeurs. Et pas même Engels ne pouvait me protéger. Rien d'autre que des bonnes paroles et des grands mots. Je les connais bien moi aussi. Guesde, lui, a réussi à se caser dans la masse. Tu as vu comme il est devenu fou, quand son tour est venu d'être député? 'Le socialisme a franchi le seuil du Palais-Bourbon !' Mais bien sûr, et la révolution aussi ! De grands mots, des mots pour le petit peuple inexpérimenté, affamé. »

Dans ce chapitre, la distance entre Laura et sa sœur Éléonore devient encore plus évidente. La description que cette dernière fait de la célébration du jubilé des Lafargue à Londres (aux frais, cela s'entend, d'Engels comme toujours) est significative : « ...on aurait dit que le monde entier, ce soir-là, s'était métamorphosé pour ces deux-là en une *joie de vivre* sans fin et soudain il n'y avait ni prolétariat, ni Capital, ni Internationale, plus rien. Je m'étonne même du comportement du Général qui montrait qu'il s'amusait de bon cœur, qui n'a pas arrêté de rire des blagues stupides qu'ils faisaient avec lui et de boire comme un écolier qui a filé de la maison. Il leur avait tout payé pour le voyage du jubilé et moi je n'osais pas leur demander de verser un peu d'argent en plus pour la grève. […] L'indifférence de ma sœur va me rendre folle. C'est étonnant à quel point nous appliquons rarement entre nous toutes les belles idées que nous professons aux autres sur la camaraderie. »

V. Le déjeuner sur l'herbe (l'affaire Dreyfus et une maison de campagne)

Quelques instantanés des quinze dernières années de la vie des Lafargue, dans la société communautaire qu'ils avaient créée dans la propriété où ils résident en dehors de Paris, à Draveil, se mêlent à des événements politiques parallèles comme l'affaire Dreyfus qui, à cette époque, bouleverse toute la France. À ce moment réapparaît, de manière inopinée, Victorine, l'aventure qu'avait eue Lafargue dans le Paris de la Commune (voir 1re partie, chap. V. : « Du côté de Courbevoie ») mais aussi, de la même manière, le tableau *Le déjeuner sur l'herbe*, ce qui contraint le protagoniste à reconnaître : « Le tableau me parut alors encore plus grandiose. J'en vins presque à verser des larmes. Pour des raisons que je ne peux expliquer avec une exactitude scientifique, au moment où je considérai pour la deuxième fois le *Déjeuner*, il m'apparut qu'il représentait *le Droit à la paresse* dans toute sa profondeur, dans toute sa signification ! […] Dans le *Déjeuner* je vis poindre clairement la flamme qui parcourt tout le *Droit* et qui me brûle encore. La flamme pour laquelle je n'ai jamais

trouvé les mots justes que je désirais, afin de la décrire de manière encore plus détaillée, encore plus convaincante. Dans le tableau de Manet, j’ai vu mes combats, ma vision pour l’avenir. Je ne peux pas l’expliquer, c'est probablement le seul secret que j'emporterai avec moi en mourant, mais, c'est vrai, j'ai vu là quelque chose de l'avenir, une image de la liberté dont je rêve... »

TROISIÈME PARTIE

ELLE NE MOURRA PAS, NICOLAS

UN PROJET POLITIQUE EN NOVEMBRE 1911

La troisième partie est limitée dans le temps à une période d'une semaine, du 20 au 25 novembre 1911. L'objectif de faire du tri dans les archives Lafargue a été atteint ; la mémoire a été fouillée en profondeur ; l'âme a été purifiée ; la fin, une fin programmée il y a quinze ans pour le couple des deux protagonistes, très bientôt va clore le cycle de vie d'un demi-siècle. Cette partie est encore plus brève, plus brutale, plus rapide que la deuxième : exactement comme cela se produit quand les choses ont pris définitivement leur cours et que rien ne peut arrêter leur échappée impétueuse vers l'avant.

I. Feuillets épars (Draveil, 20-24 novembre 1911)

La première chose qu'apprend le lecteur ici est que, quinze ans auparavant, le couple Lafargue a pris la décision audacieuse d'une sortie courageuse vers l'Utopie. La manière, aussi, dont cette décision a jusqu'à un certain point déterminé leur âge mûr, le lecteur s'en rend mieux compte ici... Des souvenirs inondent ici aussi le chapitre, mêlés aux Utopies qu'ont lues, suivies, crues les Lafargue, en même temps qu'aux simples incidents de la vie commune avec leurs camarades (Claude, Marguerite, Raoul, Célestine, Jacques) qui partagent depuis quinze ans la propriété de Draveil. Des cauchemars troublants venus du passé continuent à les tourmenter, tant Laura que Paul, spécialement à partir du moment où pour eux l'avenir est désormais ici… Ils sont aussi tourmentés par l'éternelle obsession de Paul à trouver l'équilibre entre la « plume » et l'« épée ».

II. Encore un jour ordinaire à Draveil (24 novembre 1911)

Mais ce jour n'est pas si ordinaire : une simple conversation du couple leur permet de s'avouer (et de prendre conscience) des choses laissées en suspens qui ont traversé leur vie ; d'un autre côté, le soupçon de la part de Célestine (non sans un certain fondement) que les Lafargue veulent empoisonner leur chien, Blanqui, trouble les relations au sein de la communauté. Un jour, Raoul, qui parle toujours peu, est forcé de dire :

« – Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, je ne comprends pas... continua Raoul d'un ton soucieux en caressant de nouveau le chien. Ce que je sais, moi, c'est que Paul est un peu entier sur certaines choses... Est-ce qu'il n'y a pas dans *Le Droit* toutes ces histoires à propos de soulager les vieux de leurs tourments? Tu piges ce que je veux dire? fit-il et il adressa un clin d'œil malicieux à son ami. »

III. Une excursion à Paris (samedi 25 novembre 1911)

L' « excursion » est une promenade que fait dans Paris le couple Lafargue. Laura achète un nouveau chapeau, ils vont au cinéma voir une adaptation de *Notre-Dame de Paris*, ils se promènent dans des quartiers qui, principalement pour Lafargue, sont chargés de souvenirs de son passé politique, dînent dans un bistrot, parlent de l'avenir du cinéma et, à un certain moment, une voiture roulant trop vite manque de tuer Paul. Ils rentrent à la maison tard le soir.

IV. Le vent souffle ce soir à Draveil (25 novembre 1911, samedi soir)

Pendant que leurs camarades mangent, boivent, font la fête et chantent dans la maison du jardinier, les Lafargue méditent de nouveau sur leur vie, boivent un dernier verre de vin, « jouent » un peu (à l'initiative de Laura) un morceau du *Droit* et, plus tard, heureux, au plus fort de la fête de leurs camarades dans le jardin (au son de la chanson populaire « Elle n'est pas morte ») réalisent chacun de son côté le projet politique qui, selon la formule de Lafargue lui-même, « signe » la vision sociale pour laquelle ils se sont battus toute leur vie :

– Oh ! Mais nos amis là-bas chantent si joyeusement ! s'exclama-t-elle comme si elle s'adressait à son mari et, posant un instant l'injection qu'elle avait préparée près du fauteuil, elle sortit sur le balcon pour mieux entendre

Tout ça n'empêche pas, Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas mooooorte !

la voix de Raoul, fausse, qui s'entendait plus forte que toutes les autres. Laura se sentit soudain heureuse. Elle avait bien vécu : elle avait beaucoup aimé, on l'avait beaucoup aimée : « Lui qui a insufflé cet amour en moi ». Pour sa part, elle avait toujours pris la défense de ce qu'elle considérait comme juste et raisonnable, elle s'était opposée à l'injustice. Pendant plus de quarante ans, elle avait accompagné son mari en portant vaillamment sa charge, autant que le lui permettaient les circonstances contraires : pour le meilleur et pour le pire, with sense and sensibility.[12] Elle avait perdu trois enfants, elle n'avait jamais baissé les bras. « Jenny, Eléonore ont souffert plus que moi » se dit-elle pour la énième fois. Et, c'est vrai, elle avait eu à ses côtés les compagnons qui, à présent, chantaient l'utopie avec passion. Ils ne l'avaient jamais abandonnée. Oui, elle avait eu droit à une belle vie, en fin de compte. Et que peut-on désirer de mieux dans un monde qu'il est si difficile de changer ! Elle se mit à fredonner les derniers vers de la chanson en accompagnant par la pensée le rythme des chanteurs, comme un maestro qui connaît par cœur la partition. Un peu avant la fin du chant, elle s'assit confortablement dans son fauteuil, jeta un regard d'adieu à leurs chers grands arbres qui se

12 Avec raison et sentiment.

balançaient gracieusement sous l'effet du vent, murmura comme si elle poursuivait une ancienne conversation avec son père « … und was soll man noch verlangen von einer Welt, die sich so schwer verändern lässt, Papa? »[13] et, véritable Brunehilde sur le rocher de la délivrance, elle planta d'une main ferme l'aiguille qui contenait le poison. Au fond du jardin, la chanson atteignait son dernier couplet triomphal

...Ils sentiront dans peu nom de Dieu
Que la Commune n'est pas morte !

tandis que les arbres centenaires aux robustes branches et au feuillage touffu, entraînés par le vent, continuaient à esquisser des signaux inconnus dans le ciel nocturne de Draveil.

13 Et que peut-on exiger d'autre d'un monde qui change si difficilement, Papa ?